

qu'a consacré à cette question G. Moretti³². Ce que Cicéron reproche avant tout au Portique, c'est un intellectualisme glacé qui exclut la communication, tant la parole stoïcienne est sèche et obscure. Nous sommes d'accord avec elle, lorsqu'elle affirme que c'est la force de cette dénonciation cicéronienne qui suscitera de la part des Stoïciens de l'époque impériale une réaction rhétorisante dont Sénèque constitua le plus beau fleuron. Cela ne donne que plus d'intérêt au témoignage de Quintilien, à la fois lecteur assidu de Cicéron et témoin des splendeurs de la rhétorique stoïcienne impériale. Signalons, tout d'abord, une richesse du point de vue prosopographique que nous n'avons pas trouvée à propos des Académiciens. Zénon, Cléanthe, Diogène de Babylone, Posidonius, tous les grands noms du stoïcisme sont là. Une exception de taille, néanmoins, Panétius, dont la lecture du premier livre du *De officiis* aurait pu lui montrer qu'il ne s'était pas désintéressé de l'éloquence et dont la réflexion sur le convenable aurait pu trouver sa place dans de nombreux passages de l'*Institution*.

Notons quelques réminiscences cicéroniennes, la plus évidente étant celle de la métaphore du Stoïcien Zénon assimilant la rhétorique à la main ouverte et la dialectique au poing fermé³³. On observera cependant un certain nombre de différences entre la présentation cicéronienne de la métaphore, telle que nous la trouvons dans l'*Orator* et le *De finibus*³⁴, et celle qui en est donnée par Quintilien. C'est ainsi que Cicéron parle toujours d'*eloquentia*, tandis que le rhéteur impérial utilise le terme *rhétorikè*. Cela exprime, nous semble-t-il l'intérêt que le premier porte au produit fini, si l'on peut dire, et l'autre à la *technè* qui permet d'aboutir à ce produit. La principale différence réside cependant dans le fait que, pour lui, et contrairement à ce que nous trouvons chez Cicéron, cette métaphore est un simple instrument au service d'une thèse qui lui est chère, à savoir que la rhétorique est une vertu. Thèse cicéronienne, empruntée aux Stoïciens, comme le montre le passage du *De oratore*, où, après avoir dit qu'il les congédie sans les condamner, Cicéron ajoute³⁵ : « Je leur sais même gré de ce que, seuls entre les philosophes, ils ont donné à l'éloquence les noms de

³² *Acutum Dicendi Genus : Brevità, oscurità, sottigliezze e paradossi nelle tradizioni Retoriche degli Stoici*, Bologne, 1995.

³³ I. O., II, 20, 7 : *Itaque cum duo sint genera orationis, altera perpetua, quae rhetorice dicitur, altera concisa, quae dialectice, quas quidem Zenon adeo coniunxit ut hanc compressae in pugnum manus, illam explicatae diceret similem, etiam disputatrix uirtus erit : adeo de hac, quae speciosior atque apertior tanto est, nihil dubitabitur.*

³⁴ *Orator*, 113 ; *Fin.*, II, 17.

³⁵ *De or.*, III, 65.

vertu et de sagesse. Mais vraiment, il y a en eux des choses trop incompatibles avec l'orateur que nous formons ». Il n'est donc pas illégitime, pour Quintilien, d'articuler la métaphore de la main avec la doctrine de l'éloquence-vertu, même si, pour Cicéron, cette identité fondamentale entre dialectique et rhétorique est précisément ce qui fait que le stoïcisme ne peut pratiquer une éloquence acceptable sur le forum. Or cette incompatibilité, qui accompagne chez Cicéron la plupart des mentions du Portique, est beaucoup moins présente chez Quintilien qui reproduit sans aucun commentaire critique³⁶ la définition de la rhétorique qui avait été donnée par Cléanthe et par Chrysippe, et dont il est question chez Cicéron à propos du Stoïcien Mnésarque³⁷ : « la science de bien parler ». Certes, il reste encore quelques traces des réserves cicéroniennes. Ainsi, exemple, au livre X, lorsqu'il s'efforce de montrer qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre philosophie et rhétorique, il commence par mettre sa réflexion sous le patronage de Cicéron, dont il rappelle une fois encore qu'il avait souligné sa dette à l'égard des philosophes³⁸. Quand, après avoir énuméré d'autres philosophes, plus manifestement en phase avec l'éloquence, il en arrive aux Stoïciens, il se contente de dire que les philosophes de l'Ancien Portique avaient eu moins de goût pour l'éloquence, mais il ajoute aussitôt que, par la haute tenue morale de leurs propos, et la qualité de leur argumentation, ils avaient beaucoup apporté à la rhétorique³⁹. Bilan globalement plus positif donc que celui qu'en tirait Cicéron, et en tout cas bien moins polémique. En réalité, l'attitude de Quintilien à l'égard du stoïcisme traduit un changement de monde intellectuel, qui a eu comme conséquence que le stoïcisme n'était plus perçu comme l'ennemi de la rhétorique. Dans ces conditions, Cicéron ne pouvait plus être évoqué à propos du Portique que comme une figure tutélaire de la relation entre rhétorique et philosophie. De fait, ce qui intéresse Quintilien dans le stoïcisme est précisément ce qui n'a jamais intéressé Cicéron, par exemple l'opinion des Stoïciens sur le choix de la nourrice pour l'éducation des tout petits⁴⁰, ou encore la place qu'il faut accorder à la musique⁴¹. D'une manière plus générale, il s'agit de tout ce qui relève de la pédagogie, domaine que le consulaire Cicéron eût certainement jugé contraire à sa *dignitas* d'évoquer

³⁶ I. O., II, 15, 34.

³⁷ *De or.*, I, 83.

³⁸ I. O., X, 1, 81.

³⁹ *Ibid.*, 84.

⁴⁰ I. O., I, 1, 4.

⁴¹ I. O., I, 10, 32.

lui-même, mais qui, à cette époque de l'empire, constituait un sujet majeur de préoccupation intellectuelle. Beaucoup plus que comme des adversaires de la rhétorique réelle, Quintilien perçoit les Stoïciens comme des paradigmes moraux qu'il peut mettre au service de sa défense de l'art de bien parler, et il s'engage ainsi dans une orientation qui est très exactement à l'opposé de celle de Cicéron. Alors que celui-ci, tout particulièrement dans le *Pro Murena*, tourne en dérision la rigidité éthique des Stoïciens, incapables, prétend-t-il, de faire la différence entre le meurtre d'un coq et un parricide⁴², et que le sage stoïcien apparaît toujours chez lui comme un roc d'intransigeance, Quintilien va, au contraire, attirer l'attention de son lecteur sur la plasticité de cette sagesse. C'est le thème du mensonge du sage, évidemment introuvable chez Cicéron, et qui, chez lui, va devenir la justification éthique des entorses que l'orateur se trouve parfois obligé de faire à la vérité. On sait en effet que les Stoïciens distinguent le vrai, qui caractérise une proposition et la vérité qui est l'état permanent de l'âme du sage⁴³. L'ordre du monde peut parfois exiger que le sage défende des propositions qui ne sont pas vraies, sans que cela altère pour autant la vérité de son âme. Quintilien ne voit en cela qu'un argument pour autoriser l'orateur à utiliser le *mouere*⁴⁴ : « tout comme il arrive au sage de mentir, l'orateur s'il ne dispose pas d'autre moyen, utilisera les passions pour conduire le juge à prendre une décision juste ». De ce même dogme stoïcien, Quintilien donne une version encore plus vulgarisée, lorsqu'il écrit⁴⁵ : « les plus rigoureux des Stoïciens concèdent qu'un homme de bien (*bonum uirum*) dise parfois un mensonge, et, du reste, quelquefois, pour des motifs assez légers ». En fait, les Stoïciens n'admettraient évidemment jamais que le sage, ou même le *proficiens*, puisse mentir *leuioribus causis*. Dans l'utilisation de tels arguments, Quintilien s'est définitivement éloigné de Cicéron, et, pour tout dire, il est infiniment plus proche de Fronton, lorsque celui-ci cherche, à l'intérieur même du stoïcisme, les modèles d'arguments par lesquels il pourra détourner de la philosophie, ou en tout cas de la haine de la rhétorique, son impérial disciple. Autre exemple d'exploitation contestable de la philosophie pour légi-

⁴² *Mur.*, 61.

⁴³ *Sext. Emp.*, *AM*, VII, 38 = *SVF*, II, 132.

⁴⁴ *I.O.*, II, 17, 27 : *nam et mendacium dicere etiam sapienti aliquando concessum est, et adfectus, si aliter ad aequitatem perducere iudex non poterit, necessario mouebit orator.*

⁴⁵ *I.O.*, XII, 1, 38 : *concedant mihi oportet, quod Stoicorum quoque asperrimi confitentur, factum aliquando bonum uirum ut mendacium dicat, et quidem nonnumquam leuioribus causis.*

timer une pratique de la rhétorique, la question de la rétribution⁴⁶ : puisque l'on se cotisait pour assurer à Socrate de quoi vivre, et que Zénon, Cléanthe, Chrysippe ont accepté des honoraires de leurs disciples, comment, demande-t-il, l'orateur pourrait-il ne pas être payé ? L'argument ne manque pas de sel, quand on sait combien Socrate tenait à se différencier des sophistes, sur ce point aussi.

Quelques mots de conclusion. Les protestations de fidélité, sans nul doute sincères, de Quintilien par rapport à Cicéron, semblent avoir donc quelque peu occulté à quel point la lecture des passages concernant les philosophes traduit de la part de l'auteur de l'*Institution* le désir d'objectiver et d'instrumentaliser ce qui chez Cicéron était subjectivité véhémement et parfois contradictoire. Si l'on veut bien admettre une relation spéculaire entre le culturel et le politique, on dira que les philosophes chez Cicéron ressemblent fort aux hommes politiques de la Rome tardo-républicaine, avec ses graves sénateurs et ses tribuns furieux, tandis que ceux de Quintilien font penser à des provinciaux convenablement gérés par un procureur impérial consciencieux, mais dont les possibilités conceptuelles n'étaient pas illimitées.

BIBLIOGRAPHIE

- Brinton A., « Quintilian, Plato and the *uir bonus* », *Philosophy and Rhetoric*, 16 (1983), p. 167-184.
- Brittain, C., *Philo of Larissa. The Last of the Academic Sceptics*, Oxford, 2001.
- Brochard, V., *Les sceptiques grecs*, Paris, 1959³.
- Fleury, P., *Lectures de Fronton. Un rhéteur latin à l'époque de la Seconde Sophistique*, Paris, 2006.
- Görler, W., *Untersuchungen zu Ciceros Philosophie*, Heidelberg, 1974.
- , dans *Die hellenistische Philosophie*, éd. H. Flashar, 2 t., Bâle, 1994.
- , « Silencing the Troublemaker : *De legibus* I. 39 and the Continuity of Cicero's Scepticism », in *Kleine Schriften zur hellenistisch-römischen Philosophie*, Leiden, 2004.
- Lévy, C., « Un problème doxographique chez Cicéron : les indifférentistes », *REL*, 58 (1980), p. 238-251.
- , *Cicero Academicus*, Rome, 1992.
- , *Les scepticismes*, Paris, 2008.

⁴⁶ *I.O.*, XII, 7, 9.

- Leonhardt, J., *Ciceros Kritik der Philosophenschulen*, Munich, 1999.
 Moretti, G., *Acutum Dicendi Genus: Brevità, oscurità, sottigliezze e paradossi nelle tradizioni Retoriche degli Stoici*, Bologna, 1995.
 Pennacini, A., et al., *Quintiliano, Institutio oratoria*, Turin, 2001.

◀ LATINITATES ▶

Ida Gilda MASTROROSA

LA PRATICA DELL'ORATORIA GIUDIZIARIA NELL'ALTO IMPERO: QUINTILIANO E PLINIO IL GIOVANE

GIÀ ALLIEVO di Quintiliano, per il quale, secondo l'ipotesi avanzata da Ronald Syme¹, dovette incarnare l'esempio di una nuova generazione di oratori capaci di ridar lustro all'*ars loquendi* sul finire del I secolo d. C., Plinio il Giovane rappresenta una fonte preziosa per chi intenda valutare oltre al significato tecnico-dottrinario la valenza storica dei precetti relativi alla pratica dell'oratoria giudiziaria raccolti nell'*Institutio oratoria*. Benché fortemente debitrice della trattatistica retorica anteriore e in special modo di quella ciceroniana, l'opera conserva infatti tracce perspicue della prassi forense consolidatasi nell'alto Impero, sul cui valore non meramente teorico è possibile far luce anche attraverso il confronto con i dati ricavabili dalle lettere pliniane.

A dispetto, infatti, della differenza di genere che separa queste ultime dal trattato quintiliano, il comune impegno professionale nell'attività giudiziaria, preliminare a quello didattico nel caso del retore

¹ Che Plinio, educato intorno alla metà degli anni Settanta del I secolo alla scuola di Quintiliano (*Epist.*, II, 14, 9-10; VI, 6, 3), fosse incluso fra le giovani leve più brillanti del foro apprezzate da quest'ultimo in *Inst.*, X, 1, 122 (*sunt enim summa hodie quibus inlustratur forum ingenia*) è sostenuto da R. Syme, *Tacito*, 2 vol., Brescia, 1967-1971 (trad. ital. dell'ed. inglese, Oxford, 1958-1963), spec. vol. I, p. 142; nonché Id., «The patria of Juvenal», *Classical Philology*, 74 (1979), p. 1-15, ora in *Roman Papers III*, ed. A. R. Birley, Oxford, 1984, p. 1120-1134: p. 1134. In proposito cf. inoltre R. Syme, «Pliny's Early Career», in *Papers VII*, ed. A. R. Birley, Oxford, 1991, p. 551-567: p. 556: «Quintilian was writing towards the end of the reign. He acclaimed the high point of eloquence which the age had recently witnessed, with *consummati iam patroni*, worthy rivals to classic performers – and excellent younger men follow in their train. The professor was not reluctant to compliment those who had benefited from his instruction. One of them was Pliny, *praetor* in 93».

Trisoglio, F., *La personalità di Plinio il Giovane nei suoi rapporti con la politica, la società e la letteratura*, Torino, 1972 (*Memorie dell' Accademia delle Scienze di Torino. Classe di Scienze Morali, Storiche e Filologiche* ser. 4, 25).

Venturini, C., *Studi sul « crimen repetundarum » nell'età repubblicana*, Milano, 1979.

Wesenberg, G., *Praevaricatio*, s. v., « RE » 22, 2 (1954), coll. 1680-1685.

Winterbottom, M., « Quintilian and the Vir bonus », *JRS*, 54 (1964), p. 90-97.

Zucchelli, B., « Quintiliano e i Flavi », in *Atti del Congresso Internazionale di Studi Vespasiani*, vol. II, Rieti, 1981, p. 571-591.

DEUXIÈME PARTIE

QUINTILIEN DU MOYEN-ÂGE À LA RENAISSANCE